

**COLLOQUE « LA COHÉRENCE DISCURSIVE À L'ÉPREUVE :
TRADUCTION ET HOMOGENÉISATION », UNIVERSITÉ
SORBONNE-NOUVELLE – PARIS 3
12-13 OCTOBRE 2012**

Karen BRUNEAUD-WHEAL¹

La rencontre organisée les 12 et 13 octobre 2012 à l'Université Sorbonne-Nouvelle sous l'égide du TRACT réunissait chercheurs et praticiens autour de la question de « l'homogénéisation » en traduction. Pendant deux jours, les intervenants se sont succédés afin d'éclairer de leurs réflexions et de leurs pratiques cette problématique complexe. Les perspectives abordées ont interrogé tour à tour le paradoxe d'un processus d'homogénéisation générant parfois une plus grande hétérogénéité du texte traduit, la manifestation de la « fiction d'homogénéité » (Lyons) dans la traduction de textes reposant sur un principe de rupture ou d'éclatement, la perception plus ou moins homogène des œuvres d'un même auteur traduites par des traducteurs différents, ainsi que les raisons éditoriales éventuelles derrière les processus d'homogénéisation à l'œuvre (cette courte liste n'est qu'un aperçu et ne saurait rendre compte de la diversité des points de vue et réflexions proposés).

Première journée : vendredi 12 octobre 2012.

La première intervention de la journée, celle de **Rudy Loock**, a donné le ton, avec une communication intitulée « Doit-il/Peut-il y avoir homogénéisation entre langue originale et langue traduite ? ». Faisant écho aux notions d'interlangue ou de troisième code, Rudy Loock explore les différences systématiques entre langue traduite et langue originale/non-traduite. S'appuyant sur des exemples concrets, il nous propose ainsi une réflexion croisant traductologie et linguistique de corpus autour de l'interprétation de ces différences et de la manière dont elles peuvent informer l'évaluation de la qualité en traduction. Une première communication qui entre dans le vif du sujet en abordant la

¹ Université d'Artois, Arras, France, karen.bruneaud@gmail.com.

problématique de la qualité en traduction. On ne peut évoquer la notion de qualité sans l'envisager dans le cadre du « projet de traduction » (Berman) et de sa visée. Il y avait là une transition bien trouvée pour annoncer la communication suivante sur les enjeux spécifiques de la traduction du théâtre. Prenant pour exemple diverses traductions de *Hamlet*, l'étude de **Stéphanie Roesler** aborde la difficulté à concilier trois exigences de la traduction du texte de théâtre, qui consiste à préserver sa théâtralité, son historicité, et la poétique du texte. L'hétérogénéité des traductions observées révèle des visions plus ou moins divergentes du texte d'*Hamlet*, avec des traductions qui privilégient l'une ou l'autre dimension, ce qui conduit à envisager l'action du traducteur comme acte de revendication, l'inscrivant, ainsi que sa « poétique traduisante » dans le texte traduit (Berman). **Julie Arsenault** interroge, quant à elle, les effets pervers du processus d'homogénéisation, en s'appuyant sur l'analyse de la traduction française de *The Scarlet Letter* (Nathaniel Hawthorne) par Charles Cestre. En voulant lisser la texture énonciative d'un texte originellement « homogène, dans le sens où il est composé d'éléments de nature semblable agencés de façon cohérente, tant d'un point de vue historique que narratif », Charles Cestre obtient l'effet inverse. Les nombreuses disparités relevées dans sa *Lettre écarlate* constituent une remise en cause du principe d'homogénéité recherché, et soulèvent également la question du temps écoulé entre la publication de l'original et sa traduction française un siècle plus tard.

Le souci d'homogénéisation qui accompagne le processus traductif est avant tout un souci de la réception du texte traduit. Aussi, le degré d'homogénéisation varie-t-il selon les politiques éditoriales et les publics postulés. C'est cette ambivalence d'une homogénéisation à « géométrie variable » qu'**Elena Guéorguévia-Steenhoute** interroge dans le cadre de la préservation de la polyphonie du roman de l'écrivain bulgare Ivan Zanolov, *Sous le joug*, à travers plusieurs de ses traductions anglaises et françaises. Au-delà de la transférabilité de ce principe fondateur du texte, Elena Guéorguévia-Steenhoute analyse le rôle délicat du traducteur dans la négociation de l'équilibre fragile entre la préservation de la complexité du langage romanesque et la tentation de l'homogénéisation qui favorise la cohésion et la fluidité du texte traduit. Il est également question de polyphonie, voire de polyglossie, dans l'intervention qui suit. En effet, **Karen Bruneaud-Wheal** examine la capacité du traducteur à préserver l'étrangeté d'une œuvre reposant sur la représentation d'un sociolecte identitaire. Prenant pour point de départ les tendances déformantes bermaniennes, elle s'intéresse aux versions françaises de deux romans de l'écrivaine noire-américaine

Paule Marshall et aux stratégies adoptées pour restituer le contraste entre langue non standard et *koîné*. Réalisées par des traducteurs différents, les deux versions soulignent l'ambivalence de visées traductives qui atténuent ou accentuent à des degrés variables les effets de style de l'original, avec un résultat parfois surprenant. Ces questions se cristallisent notamment à travers l'insertion de notes du traducteur discutables dans l'une des deux traductions.

Le transfert interculturel se heurte nécessairement à la « frontière linguistique », mais celle-ci peut être également doublée d'une « frontière générique », lorsqu'il s'agit de traduire un genre ou un sous-genre littéraire qui n'existe pas dans la culture d'arrivée. Ainsi, **Rosemarie Fournier-Guillemette** se penche sur les enjeux spécifiques liés à la traduction de nouvelles écrites dans la tradition du Southern Gothic. Les nouvelles de Flannery O'Connor (*A Good Man Is Hard to Find*) cumulent cette double étrangeté. Le risque est ici l'annexion au corpus littéraire national, à travers une traduction homogénéisante qui ne déstabiliserait pas trop le lecteur en domestiquant l'étrangeté originelle. Rosemarie Fournier-Guillemette interroge ainsi la capacité de la traduction française à restituer l'atmosphère typique de l'original, en analysant certains choix traductifs de la traduction française par Henri Morisset, assortie d'une proposition personnelle explorant d'autres possibilités. Après l'analyse d'un passage dans lequel tous les protagonistes, sauf un, périssent assassinés, il était logique de poursuivre avec la visite d'un cimetière : tel est le décor qu'a choisi **Patrick Hersant** pour interroger les tendances homogénéisantes dénoncées par Berman. Le poème « v. », de Tony Harrison, est un exemple typique de pousse-au-crime : une composition en vers iambiques, l'alternance des registres, les jeux typographiques, l'oralité radicale et une transtextualité mêlant habilement les codes et les genres sont autant d'appels à l'homogénéisation. Et pourtant, le traducteur Jacques Darras a su proposer un texte qui « tient », comme par miracle, dans un exercice de funambule peut-être facilité par la proximité des parcours poétiques entre l'écrivain et son traducteur. Une perspective qui interroge en filigrane la question plus globale de la compatibilité entre les sensibilités littéraires des auteurs et de leurs traducteurs.

Samedi 13 octobre 2012

Au-delà de la perception du traducteur et de ses choix traductifs se pose la question des enjeux éditoriaux présidant aux traductions publiées. Le transfert transculturel des œuvres littéraires s'inscrit dans un environnement complexe mettant en jeu d'autres paramètres que les

seules décisions du traducteur, un champ de forces parfois opposées dont l'influence ne doit pas être négligée. C'est cette zone d'ombre qu'a choisi d'étudier **Linda Pillière**. Elle éclaire ainsi pour nous une facette moins connue du parcours transculturel des œuvres traduites, en s'intéressant à la mise en œuvre de l'homogénéisation dans la version anglaise d'un roman de Jean-Christophe Grangé révisée en vue de sa sortie sur le marché américain. Elle met ainsi à jour le rôle du "copy editor", qui, à l'inverse du traducteur, ne travaille pas à partir du texte français, mais à partir de la première version anglaise, et dont la préoccupation première est de répondre aux attentes du lecteur postulé.

La matinée se poursuit avec l'intervention de **Julie Tarif**, qui se penche sur la traduction française de combinaisons lexicales créatives typiques du style dickensien. A partir de plusieurs traductions françaises d'*Oliver Twist* parues au XIXe siècle, elle met en lumière l'homogénéisation d'associations lexicales originellement hétérogènes et en analyse les effets sur le texte traduit. Elle interroge ainsi les motivations des traducteurs dans leurs choix traductifs et la logique qui sous-tend leur action, notant que la créativité du traducteur semble hélas inversement proportionnelle à la créativité de l'auteur. Des écueils représentés par la créativité linguistique, il est également question dans la communication de **Marion Beaujard**, qui aborde la difficile transposition du dialecte anglo-irlandais dans la traduction française de *A Star Called Henry* (Roddy Doyle) par Johan-Frederik Hel Guedj. Roddy Doyle utilise une variante régionale de l'anglais qui joue un rôle politique et culturel essentiel dans le texte, à la fois instrument d'identification et de rejet de la dominance anglaise. Comment le traducteur va-t-il en négocier la traduction ? Va-t-il tenter de rendre compte de la spécificité de ce sociolecte en violentant la langue d'accueil ou sera-t-il tenté de le standardiser, validant ainsi la « fiction d'homogénéité » de la langue ? **Agnès Whitfield** aborde ensuite la tendance homogénéisante dans la perspective de la réception critique et populaire d'une œuvre littéraire. Dans une perspective diachronique, elle aborde les enjeux de l'homogénéisation dans le cas des traductions anglaises des œuvres de la romancière québécoise Marie-Claire Blais. Entre rationalisation énonciative et décentrement des signifiants clés, le transfert interculturel des romans de cette écrivaine pose la question de la préservation de l'homogénéité de son œuvre : si l'on postule que l'unité de la « voix » d'un écrivain se construit dans le temps, est-il possible de préserver l'unité de cette voix dans des versions anglaises réalisées par des traducteurs différents ?

Après la traduction du théâtre, de la poésie, du roman, la traduction audio-visuelle n'est pas en reste dans ce colloque décidément

pluridisciplinaire. **Adriana Şerban** explore ainsi le défi représenté par la préservation de la cohérence et de la cohésion du texte dans les adaptations cinématographiques de *Cyrano de Bergerac* et du *Hussard sur le toit*. Les adaptations en anglais sous-titré combinent images et sons à la parole écrite et orale, l'occasion pour Adriana Şerban d'interroger plus particulièrement le rôle du traducteur de sous-titres dans la négociation des différentes voix et codes sémiotiques dans et par-delà le film.

L'intervention qui suit va aborder la question de la « tentation homogénéisante » sous l'angle des affinités entre traducteurs et auteurs traduits. Il est souvent postulé qu'une certaine affinité entre traducteur et auteur est favorable au bon accomplissement de la tâche du traducteur, une notion que Venuti désigne sous le terme *simpatico*, soit le postulat d'une nécessaire relation d'empathie entre le traducteur et l'auteur qu'il traduit. Cette notion sert de point de départ à la réflexion de **Rita Filanti**, qui l'examine dans le cadre de la traduction italienne du *Postman Always Rings Twice* (James M. Cain) par le romancier et poète Giorgio Bassani. Les choix et les non-choix de Bassani sont révélateurs de sa posture de traducteur, mais également de sa capacité de résistance à la tentation homogénéisante, qui semble inversement proportionnelle à son absence d'empathie pour Cain. Enfin, **Nadia d'Amelio** conclut cette deuxième journée en nous proposant une réflexion sur la transposition de l'hétérogénéité textuelle du roman *Rites of Passage* (William Golding). L'hétérogénéité de l'œuvre « originelle » relève de sa structure « idéographique », juxtaposant les points de vue de deux protagonistes aux sensibilités littéraires divergentes. La traduction française peut-elle restituer cet effet de fragmentation, encore décuplé par la forme compositionnelle du roman ? Nadia d'Amelio analyse la traduction de Marie-Lise Marlière et son degré de réussite dans la transposition de cette hétérogénéité, une analyse qu'elle éclaire d'une proposition de traduction alternative, en guise de clin d'œil final à deux journées d'échange placées sous le signe d'une traductologie informée de la pratique et d'une pratique informée de la traductologie.

Les interventions sélectionnées par l'équipe organisatrice du colloque, dirigée par Christine Raguet et Pascale Sardin, témoignent du dynamisme de la recherche traductologique et de sa nature pluridisciplinaire, croisant habilement perspectives linguistiques, sémiotiques et littéraires. Les deux jours de ce colloque ont été l'occasion d'échanges passionnés entre les différents intervenants et participants, parfois sous l'œil attentif et bienveillant de Jean-René Ladamir, qui, bien qu'engagé ailleurs, nous a gratifiés de sa présence

en plusieurs occasions. Le mérite de ce moment d'échange réussi revient pour beaucoup à Christine Raguét et Pascale Sardin, ainsi qu'à leur équipe. Qu'elles soient remerciées pour la qualité de leur accueil et leur travail sur l'enchaînement des diverses interventions, dans un ensemble toujours cohérent et stimulant.

La synthèse ci-dessus a pour objectif de rendre compte, même imparfaitement, de la diversité et de la qualité des réflexions traductologiques qui ont nourri ces deux jours de colloque. Merci aux intervenants qui ont bien voulu me communiquer les résumés de leurs interventions, indispensables à la rédaction de ce compte rendu.

Colloque international organisé par l'équipe du Centre de recherche en traduction et communication transculturelle anglais-français / français-anglais (TRACT), de l'Université Sorbonne-Nouvelle – Paris 3.